

Source liée à « [La réception du roi par Nicolas Fouquet à Vaux-le-Vicomte, le 17 août 1661](#) » et publiée au sein du corpus « [Sources des fêtes et des cérémonies décorées par Charles Le Brun \(1660-1687\)](#) », que Gaëlle Lafage, docteur en histoire de l'art et lauréate d'une bourse de recherche du Centre de recherche du château de Versailles en 2014, a rassemblé pour accompagner la publication de son ouvrage « [Charles Le Brun décorateur de fêtes](#) » (Presses universitaires de Rennes, 2015).

Mémoires de l'abbé de Choisy

L'abbé de Choisy semble avoir rédigé ses mémoires dans les années 1680. La fête de Vaux était déjà bien loin, et même si Choisy bénéficiait de bons informateurs, comme Charles Perrault qui devait écrire l'histoire de l'affaire Fouquet d'après le récit de Colbert, il est difficile sans l'aide de documents de pouvoir affirmer ce qu'il avance.

❖ CHOISY François Timoléon abbé de, *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, éd. par Jacques-Joseph et Aimé CHAMPOLLION-FIGEAC, t. 6, Paris, Éditeur du Commentaire analytique du code civil, 1839, p. 586-587.

(p. 586) Le Roi ne crut pas le [Fouquet] devoir faire arrêter à Paris ; et, par un excès de prévoyance dont il n'avoit pas besoin, il l'engagea à lui donner une fête dans sa belle maison de Vaux, résolu de le faire arrêter au milieu des hautbois et des violons, dans un lieu qui se pouvoit dire une preuve parlante de la dissipation des finances. Mais avant l'exécution, n'ayant pu s'empêcher d'en faire la confidence à la Reine Mère, elle lui dit tant de raisons pour l'en empêcher, qu'il résolut dès-lors de faire le voyage de Nantes, sous prétexte d'aller presser les États de Bretagne d'accorder ce qu'il leur demandoit.

[...] Le Roi ne put pas s'empêcher d'aller à Vaux, où tout étoit prêt pour le recevoir. Il avoit dans sa calèche Monsieur, la comtesse d'Armagnac, la duchesse de Valentinois et la comtesse de Guiche. La Reine Mère y alla dans son carrosse, et Madame en litière. On y représenta pour la première fois *les Fâcheux* de Molière, avec des ballets et des récits en musique dans les intermèdes. Le théâtre étoit dressé dans le jardin, et la décoration étoit ornée de fontaines véritables et de véritables orangers : il y eut ensuite un feu d'artifice, et un bal où l'on dansa jusqu'à trois heures du matin. Les courtisans, qui prennent garde à tout, remarquèrent que (p. 587) dans tous les plafonds, et aux ornemens d'architecture, on voyoit la devise de M. le Surintendant : c'étoit un écureuil (ce sont ses armes) qui montoit sur un arbre, avec ces paroles : *Quò non ascendam ?* (Où ne monterai-je point ?) Mais ils n'ont remarqué que depuis sa disgrâce qu'on y voyoit aussi partout des serpens et couleuvres qui sifflaient après l'écureuil. L'écureuil et les couleuvres sont encore à Vaux. Au milieu de la fête, M. le Surintendant reçut un billet de madame du Plessis-Bellièvre, qui lui donnoit avis qu'on devoit l'arrêter à Vaux : mais la Reine Mère avoit fait changer l'ordre.

La Cour étoit alors à Fontainebleau ; et Fouquet, quoique la fête eût fort bien réussi, commença à soupçonner qu'on le vouloit perdre. Gourville, homme d'esprit, et son ami particulier, lui en donnoit tous les jours de nouveaux avis ; il lui dit que le Roi, piqué de la magnificence de Vaux, qui effaçoit de bien loin Fontainebleau et toutes les autres maisons royales, n'avoit pas pu s'empêcher de dire à la Reine Mère : « Ah, Madame, est-ce que nous ne ferons pas rendre gorge à tous ces gens-là ? »